



# P R Ô N E

P O U R

LE XXIII<sup>e</sup> DIMANCHE

A P R È S

LA PENTECÔTE.

*Sur les Afflictions.*

Confide, filia; fides tua te salvam fecit.

*Ma Fille ayez confiance; votre foi vous a sauvée. ( En S. Matthieu, ch. 9. )*

LA consolation la plus solide & la plus douce que nous puissions avoir dans nos peines ; le remède le plus souverain, & même le plus efficace pour tous les maux qui nous affligent, c'est la foi. Si, dans le tems de l'affliction, nous nous laissons aller à l'impatience, c'est que nous perdons de  
k iv

## 248 VINGT-TROISIEME DIMANCHE

vue l'Évangile auquel nous faisons profession de croire, le Dieu que nous faisons profession de servir, les vérités éternelles de cette Religion divine qui a la vertu d'adoucir ce que la nature trouve de plus amer, de plus cuisant, de moins supportable : d'où il arrive que les peines de cette vie, au lieu de contribuer à notre sanctification, deviennent la cause de notre perte.

Est-ce que les plaintes, les murmures, le défaut de résignation qui rendent nos souffrances inutiles pour le ciel, en diminuent l'amertume, & nous procurent du soulagement ? Non, mes Frères, vous sçavez vous-mêmes que l'impatience n'est propre qu'à aggraver le mal, & nous le rendre plus sensible : en quoi nous sommes malheureux de toute manière. Car nous souffrons sans consolation, sans mérite, sans espérance par conséquent, & ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que nos afflictions, au lieu d'effacer nos péchés, produisent de nouvelles offenses qui méritent de nouveaux châtimens. Bon Jésus, éclairez donc nos âmes, ouvrez - nous votre Évangile,

montrez-nous votre croix, & apprenez-nous à souffrir.

**V**ous avez des peines, mon cher Enfant, vous souffrez, je le vois bien : c'est une maladie incurable pour laquelle vous avez épuisé inutilement tous les remèdes de la médecine : ce sont des accidens, des malheurs qui vous ont réduit aux plus fâcheuses extrémités : c'est un enfant qui, par son indocilité, ses étourderies, son libertinage vous cause tous les jours de nouveaux chagrins : c'est un ennemi qui vous persécute, qui en veut à vos biens & à votre réputation ; qui est acharné contre votre personne. C'est la mort imprévue de ce que vous aviez de plus cher au monde : c'est la perfidie, les trahisons de quelqu'un que vous regardiez comme votre ami, & dont vous avez été la dupe. Ce sont des chagrins domestiques qui vous rongent, & répandent l'amertume sur tous les instans de votre vie. Je conviens que tout cela est triste, j'entre dans vos peines, je compatis à vos douleurs. Écoutez-moi cependant, & après avoir bien pesé les réflexions

---

I.  
REFLEXION.

k v

que vous allez entendre, vous jugerez vous-même s'il est vrai que vous ayez raison de vous affliger, & de vous désoler comme vous faites dans certains momens, où je vous vois livré à une tristesse excessive qui approche du désespoir.

Je pourrois vous dire d'abord qu'il y a dans le monde, dans la Paroisse, dans votre voisinage, des gens plus malheureux que vous. Ceux-là même dont vous enviez le sort, ont peut-être des chagrins secrets que vous ne voudriez pas changer pour les vôtres. Je pourrois ajouter ensuite que vos plaintes n'aboutissent à rien, & qu'il n'en sera ni plus ni moins. Depuis que vous avez vomé des injures contre cet ennemi qui cherche toutes les occasions de vous nuire, en êtes-vous plus avancé ? la haine s'est-elle apaisée ? avez-vous détruit sa malice ? Non. Depuis le tems que vous ne cessez de crier après ce mari qui vous désole par son ivrognerie, son jeu, ses folles dépenses, ses brutalités, son libertinage ; en est-il devenu plus raisonnable ? Non. Lorsqu'étant accablé de douleur ou de misère, vous vous êtes abandonné au

désespoir jusqu'à vous souhaiter la mort, en êtes-vous devenu plus riche ? Vos affaires en ont-elles mieux été ? Avez-vous vu finir vos embarras ? Vos peines ont-elles été moins cuisantes ? Ou bien les morts sont-ils ressuscités ? Non. Votre impatience n'a donc servi qu'à irriter vos douleurs, votre désespoir n'a donc été qu'un nouveau mal ajouté à tous les autres ; mais un mal ajouté à un autre est-il un remède ?

Voilà, mon Enfant, ce que je pourrois vous dire, & vous me répondriez sans doute, que vous avez entendu cent fois de pareils discours, que vous en dites vous-même tout autant à ceux qui sont dans la peine ; que ce sont-là des paroles, & non pas des consolations. Ouvrez donc les yeux de la foi, regardez en haut, & voyez au-dessus de votre tête la main paternelle qui vous châtie, qui vous éprouve, qui vous sanctifie. C'est elle qui est la première cause du mal que vous souffrez. Les maladies, la pauvreté, la malice de vos ennemis ne sont que les verges avec lesquelles Dieu vous frappe ; ce n'est point aux verges qu'il faut

## 252 VINGT-TROISIEME DIMANCHE

vous en prendre , regardez la main qui les tient , c'est delà que partent toutes les disgraces , tous les malheurs , toutes les angoisses dont vous vous plaignez.

Le saint homme Job la voyoit cette main puissante , & il ne voyoit qu'elle au milieu de ses afflictions. Après avoir perdu dans une seule journée , des biens immenses & une famille nombreuse , il ne fit éclater ses plaintes , ni contre le feu du ciel qui avoit consumé une partie de ses troupeaux , ni contre les voleurs qui avoient emporté le reste , après avoir égorgé tous ses domestiques ; ni contre ce vent impétueux qui renversa la maison où ses enfans étoient rassemblés , & sous les ruines de laquelle ils furent ensevelis. Ce n'est ni le feu du ciel , ni les voleurs , ni la tempête qui m'ont dépouillé de tout ce que j'avois au monde : c'est le Seigneur , *Dominus abstulit*. Et lorsqu'étant couvert d'ulcères , couché sur un fumier , sans ressource & sans consolation , sa femme lui faisoit un crime de sa simplicité , l'accabloit de reproches , l'exhortoit à maudire le ciel , & à demander la mort , taisez-vous , lui répondit-il , vous parlez com-

me une femme insensée ; si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux dont il nous afflige ?

Mais est-il possible que Dieu se plaise à nous affliger , lui qui est la bonté même , qui ne hait rien de ce qu'il a fait , & qui nous aime infiniment ? Demandez donc aussi , mes Frères , s'il est possible qu'un père châtie ses enfans ; que la justice fasse porter aux coupables la peine qu'ils ont méritée ; qu'un médecin donne à son malade des remedes pleins d'amertume ? Vaudroit-il mieux laisser cet enfant vivre à sa fantaisie , & ne point prendre garde à ce qu'il fait ? Laisser périr ce malade plutôt que de le sauver par des remedes amers ou des opérations douloureuses ? Mais quel est le père , dit l'Apôtre S. Paul , qui ne corrige & ne châtie pas son enfant ? Que si Dieu ne vous châtieoit point , vous ne seriez donc pas du nombre de ses enfans , il vous traiteroit donc comme un étranger & un bâtard. *Ergo adulteri & non filii estis ?*

*Ep. ad Hebr.*  
c. 12.

J'ai quelquefois oui dire à certains d'entre vous , mes Frères : hélas ! quel

mal ai-je donc fait pour que le Seigneur m'afflige de la sorte : Quel mal vous avez fait ? Eh ! prenez les Commandemens de Dieu les uns après les autres , & voyez s'il y en a un seul contre lequel vous n'avez péché , soit par actions ou par désirs, soit par vos pensées ou par vos paroles. Quel mal vous avez fait ? Regardez derrière vous , parcoutez les années de votre jeunesse, repassez dans votre mémoire tous les jours de votre misérable vie, je n'entrerai dans aucun détail , entrez-y vous-mêmes , examinez , voyez , & demandez-nous donc après cela, quel mal vous avez fait pour que le Seigneur vous afflige de la sorte.

Mais vous comptez pour rien votre mollesse , vos impudicités , ces habitudes honteuses dans lesquelles vous avez croupi si long-tems , & dont vous conservez encore aujourd'hui les misérables restes. Vous comptez pour rien votre orgueil , votre ambition , votre vanité , vos fausses délicatesses , vos vivacités , vos ressentimens , vos jalousies , vos aigreurs , vos vengeances. Vous comptez pour rien votre sensualité , votre intempérance , vos ivrogneries , vos débauches , & tous

vos excès. Mais votre attachement défordonné pour les biens du monde, votre avarice, votre *léfine*, votre dureté à l'égard des pauvres ? Mais cette négligence affreuse dans le service de Dieu, cette insensibilité mortelle pour les choses du ciel..... Vous comptez tout cela pour rien, vous l'avez oublié, vous n'y pensez plus : en êtes-vous moins coupable devant Dieu ? & si vous êtes coupable, mon cher Enfant, n'est-il pas juste que vous soyez puni ?

Quelle pénitence avez-vous faite pour expier tant de fautes ? Où sont vos jeûnes, vos mortifications, vos aumônes ? Où sont vos bonnes œuvres, votre piété, votre ferveur ? Que si après tant de péchés, vous n'avez pas versé une seule larme, si après tant d'infidélités, vous n'avez pas poussé un seul soupir, si après tant d'avarice vous vous contentez de donner quelques liards à un pauvre qui vous demande, si après tant d'orgueil, vous ne voulez pas essuyer la moindre humiliation ; si après tant d'impuretés, vous ne châtiez point cette chair coupable, comment osez-vous vous plaindre de l'affliction que le Seigneur a

fait tomber sur vous ? Un criminel que l'on conduit au supplice , se plaint-il des Juges qui l'ont condamné , ou bien murmure-t-il contre les bourreaux qui exécutent la sentence ? Il faut bien que le ciel se fasse justice puisque vous ne voulez pas la lui faire.

Que le pécheur est déraisonnable , ô mon Dieu ! il voudroit commettre le mal sans que vous l'en punissiez , c'est-à-dire , qu'il voudroit que vous ne fussiez pas juste , que vous ne fussiez pas Dieu : eh bien , Seigneur , laissez-le donc vivre tranquille ; n'appésantissez pas votre main sur lui , laissez-le s'engraisser comme une victime destinée à la mort éternelle. Là dans un feu qui ne s'éteindra jamais vous aurez tout le tems de satisfaire votre justice. Epargnez -le dans ce monde puisqu'il le veut , & vous lui ferez faire éternellement une pénitence inutile dans les enfers. Ah ! que dis-je , mes Frères ? Frappez , grand Dieu , frappez , dépouillez-moi de mes biens , ruinez ma santé , multipliez mes afflictions , coupez , brûlez , ne m'épargnez point ici - bas , pourvu que mes iniquités soient effacées , & que vous me fassiez

miséricorde dans l'autre vie.

Mais vous avez mené jusqu'ici une vie innocente & irréprochable, vous avez servi Dieu dans la simplicité de votre cœur, vous avez marché avec crainte dans la voie de ses Commandemens, votre conscience ne vous reproche aucun crime par où vous ayez pu mériter les peines que vous souffrez, & vous ne voyez point la raison pourquoi Dieu vous afflige de la sorte. Ainsi parloit le saint homme Job, en prenant le ciel à témoin de son innocence : oui : mais il reconnoissoit en même tems que le plus irrépréhensible & le plus juste aux yeux des hommes, est rempli d'une infinité de taches qui n'échappent point aux yeux de Dieu. *Quand j'aurois été lavé, disoit-il, dans l'eau de la neige, & que la blancheur de mes mains éblouiroit les yeux par son éclat, votre lumière, ô mon Dieu, me feroit paroître à moi-même tout couvert d'ordures. Et quand même il y auroit en moi quelque trace de justice, je n'aurois rien à répondre, & je conjurerois mon Juge de me pardonner.*

C. 9.

Ajoutez à cela, mes Frères, que les afflictions ne servent pas seulement

## 258. VINGT-TROISIEME DIMANCHE

à expier les péchés que nous avons commis, elles font de plus un préervatif contre ceux que nous pourrions commettre. Vous faisiez bon usage de vos biens, & cependant Dieu vous les enleve : c'est qu'il voyoit dans votre cœur une disposition secrète à l'avarice ou à la prodigalité, peut-être à l'orgueil & à la vaine gloire. Ce qui d'abord avoit servi à votre salut seroit devenu par la suite la cause de votre damnation : celui qui voit tout l'a prévu, & il vous les a ôtés, ce sont des graces que vous avez à lui rendre. Il a permis que l'on ait noirci votre réputation par des calomnies, c'est que vous étiez trop prévenu en votre faveur, trop curieux de l'estime des hommes ; il étoit nécessaire de vous mortifier, de vous humilier, sans quoi cette complaisance secrète dont vous étiez rempli pour vous-même, vous auroit perdu ; vous ne l'apperceviez peut-être pas, mais Dieu voyoit l'enflure de votre cœur, il a voulu la guérir, & votre sensibilité a dû vous faire connoître votre orgueil, & le besoin que vous aviez par conséquent de cette humiliation.

Mais enfin quel fond y a-t-il à faire sur l'humilité, la douceur, la modestie, la charité, la patience de quelqu'un qui n'a jamais été mis à l'épreuve ? C'est dans le sein de l'affliction que les vertus chrétiennes se forment, se fortifient, & acquièrent de la solidité. De même qu'on éprouve l'or & qu'on le purifie par le feu, ainsi vous éprouvez les ames justes, & les purifiez, ô mon Dieu, dans le creuset de la tribulation & des souffrances. C'est-là, c'est dans ce creuset qu'elles reçoivent l'empreinte de J. C, à l'image duquel il faut nécessairement que nous soyons trouvés conformes pour être du nombre de vos Elus.

Mes Frères, écoutons l'Apôtre S. Paul : il a fallu que J. C. ait souffert pour entrer dans la gloire de son Père : cela me fait trembler. Car s'il a fallu que le Fils de Dieu ait souffert pour entrer dans la gloire, & s'il est impossible que nous arrivions à cette gloire par un autre chemin & par une autre porte que J. C, puisque J. C. est lui-même le chemin & la porte, il est donc impossible de se sauver autrement que par les souffrances : point

d'autre chemin ni d'autre porte , il faut passer par là ou renoncer au paradis. Nous avons beau faire & beau dire , quiconque n'aura pas eu de part au calice de J. C, n'aura point de part à sa gloire.

Ces vérités sont dures : j'en conviens. Mais il faut convenir en même tems qu'elles sont un grand sujet de consolation pour les personnes qui souffrent ; il faut convenir que les peines les plus cuisantes perdent toute leur amertume , quand on les envisage avec les yeux de la foi , & qu'on en juge suivant les principes de l'Evangile.

---

II.  
REFLEXION.

**R**ÉPRÉSENTEZ-VOUS donc , mes Frères , un homme accablé de tristesse , & abîmé dans la douleur , soit qu'il ait essuyé , par exemple , quelque mortification publique qui le déshonore , soit qu'il ait fait quelque perte considérable qui le réduit , pour ainsi dire , à la mendicité ; soit qu'il ait été frappé d'une maladie incurable qui le retient dans son lit pour le reste de ses jours ; soit enfin que la mort lui ait enlevé une personne qui faisoit la douceur de sa vie ,

ou bien de laquelle dépendoit sa fortune & son bonheur ; voilà ce que j'appelle des afflictions.

De quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve hors de J. C. aucune consolation solide. Tantôt il s'accuse lui-même, & il est déchiré par des regrets : si j'avois fait telle chose, si j'avois pris telle mesure, ce malheur ne me seroit pas arrivé. Tantôt il accuse les autres, & il est tourmenté par la rancune, le dépit, la haine, l'esprit de vengeance. C'est un tel ou un tel qui est la cause de mes malheurs, je ne lui pardonnerai jamais. Plus il réfléchit sur sa position, plus il la trouve cruelle ; ses réflexions ne servent qu'à aiguïr sa douleur ; il s'y abandonne, il se désespère, il se souhaite la mort, il la souhaite aux autres.

Quelquefois pour réparer ses pertes & se tirer d'embaras, il commettra des injustices, il fera des bassesses, il ne rougira de rien, il se croira tout permis : pour mettre fin à ses maux, il livrera son ame à toutes les iniquités qui pourront y servir de remède. O qu'une ame affligée est à plaindre lorsqu'elle ne se tourne pas du côté de

J. C ! sa douleur la suivra par-tout , & son affliction sera comme une playe incurable. Mais que cette ame ouvre les yeux de la foi , quelles ressources ! Quelles consolations , quelles douceurs ne trouvera-t-elle pas dans les vérités précieuses que cette foi lui enseigne !

Oui , mon Dieu , oui , c'est vous qui m'avez envoyé le mal que je souffre : de quelque manière que cette affliction me soit arrivée , elle est venue à vos ordres , le jour & le moment en étoient marqués , dans les décrets de votre providence éternelle. Comment donc oserois-je m'en plaindre puisque vous l'avez ordonné ou permis ainsi ? Non , je garderai le silence , je n'ouvrirai pas la bouche , parce que c'est vous qui l'avez fait , ô mon Dieu. *Obmutui & non aperui os meum , quoniam tu fecisti.*

Eh ! pourrois-je regarder comme un mal ce qui vient de votre main paternelle ? N'êtes-vous pas la justice , la sagesse , la bonté même , & tout ce que vous faites , Seigneur , ne le faites-vous pas pour mon plus grand bien ? Vous me châtiez , je l'ai mérité , j'en ai mérité cent fois davantage.

Lorsque je compare le mal que j'ai fait avec celui que je souffre ; en mettant mes iniquités d'un côté de la balance , & mes afflictions de l'autre , ah ! qu'il est énorme le poids de mes iniquités ! ah ! qu'il est léger le poids de mon affliction ! c'est un contre mille. Joignez-y vos souffrances & votre mort ; joignez-y votre sang & vos mérites ; joignez-y toute la grandeur de votre miséricorde , il n'y a qu'elle qui puisse faire pancher la balance & me sauver de l'enfer où mes iniquités m'entraînent. Vous m'affligez un instant sur la terre pour m'épargner des supplices éternels : quelles graces n'ai-je pas à vous rendre ? Béni soyez-vous , ô mon Sauveur , de l'affliction que vous avez fait tomber sur moi.

Elle m'étoit nécessaire pour me faire rentrer en moi-même. Je vous avois oublié , j'avois perdu de vue mes péchés & votre justice , j'avois mis ma confiance dans mes biens , dans ma santé , dans ma réputation , je m'étois reposé dans les créatures , je m'étois appuyé sur un bras de chair. Vous m'avez enlevé ces biens fragiles , ou vous les avez mêlés d'amertume , & par là

vous m'avez fait connoître que vous êtes le bien unique sur lequel je doive compter, & en qui je puisse mettre ma confiance. Seigneur, que vous êtes bon de m'avoir ainsi arraché ce qui m'attachoit si fort à la terre, ce qui nourrissoit mon orgueil & ma vanité!

Hélas! je ne pensois point que je dépendois de vous en toutes choses. Comme un jeune taureau qui n'est point accoutumé au joug, comme un cheval indompté qui ne connoît point le frein, je me livrois sans réflexion à tous les mouvemens déréglés de mon cœur, je m'éloignois de vous, ô mon Dieu, je m'égarois, je me perdois dans des voies détournées. Mais les coups que vous avez déchargés sur moi m'ont fait ressouvenir que j'avois un maître; l'affliction que vous m'avez envoyée, a été comme un frein que vous avez mis dans ma bouche, comme un joug sous lequel vous m'avez forcé de plier. *Castigasti me & eruditus sum quasi juvenculus indomitus.*

Jérém. 31.

Mais qui suis-je donc, Seigneur, pour que vous m'avez trouvé digne d'avoir part à votre calice? Ce calice adorable avec toute son amertume n'est-il

n'est-il pas le partage des ames justes ? Les persécutions, les humiliations, les souffrances ne sont-elles pas l'appanage ordinaire de vos Elus ? N'est-ce pas ainsi que vous avez traité dans tous les tems vos serviteurs les plus fidèles ? Votre croix, ô mon Sauveur, n'est-elle pas faite pour vos amis, & ne donnez-vous pas les plus pesantes à ceux qui vous sont les plus chers ? Ces croix précieuses ne sont-elles pas destinées pour ceux qui ont le bonheur de marcher à votre suite, & celles qui étant les plus lourdes ressemblent le plus à la vôtre, ne sont-elles pas réservées à ceux qui vous suivent de plus près ? ne sont-elles pas pour eux le gage de votre amour, une assurance & comme les arrhes de la gloire que vous leur avez préparée ?

Eh d'où me vient donc ce bonheur que vous daigniez me traiter, ô mon Dieu, comme vous traitez les ames choisies, moi qui ne suis qu'un misérable, indigne d'être appelé votre enfant, plus indigne encore de marcher à votre suite ? Ah ! c'est que vous voulez me mettre au nombre de vos véritables Disciples, vous voulez que je

devienne une de ces pierres vivantes qui doivent entrer dans l'édifice de la céleste Jérusalem dont vous êtes le fondement & la pierre angulaire. Vous m'avez tiré de la masse de perdition, comme l'ouvrier tire d'une carrière profonde & spacieuse, une pierre brute qu'il taille, qu'il polit, lui donnant la forme qu'elle doit avoir pour remplir la place qu'il lui destine.

Oui, Seigneur, je suis vraiment une pierre informe, raboteuse, pleine de défauts & d'inégalités. Quelle froideur, quelle dureté, quelle insensibilité pour le ciel! Quel attachement, quelle foiblesse pour les choses de ce monde! Quel amour, quelle complaisance pour moi-même! Et cet amour déréglé, de combien de manières ne rend-il pas difforme à vos yeux cette ame que vous avez créée à votre image? Frappez donc, grand Dieu, frappez sur cette pierre avec le marteau de l'affliction: coupez, brisez, taillez; redressez, aplaniſſez, unissez & rendez-moi tel que je dois être pour entrer dans l'édifice spirituel dont vos Elus sont les pierres vivantes. Je reconnois vos desseins, je les adore; je reçois non seulement avec soumission,

mais avec reconnoissance & avec joie cette affliction comme étant la marque la plus certaine de votre amour & de vos miséricordes.

J'embrasse de tout mon cœur la croix que vous avez vous-même chargée sur mes épaules : *ô bona crux !* O croix précieuse, trésor inestimable dont je ne connoissois pas le prix, que j'aurois dû désirer & que je craignois, que j'aurois dû chercher & que je fuyois ! ah je vois, je sens que vous êtes préférable à tous les plaisirs, & à toute la gloire du monde. O humiliation, ô douleur, ô amertume, ô croix que vous m'êtes chère ! Vous me faites participer au calice que mon Sauveur a avalé pour l'amour de moi jusques à la lie. Ah que je trouve de douceur dans ces amertumes, de consolation dans ces souffrances, de joie dans cette affliction ! O que cette croix m'est bonne, qu'elle m'est précieuse, qu'elle m'est chère ! *ô bona crux.*

Oui, mon Dieu, quand même j'aurois à choisir entre la croix que vous m'avez donnée, & les plaisirs passagers de ceux qui ont leur consolation dans ce monde ; quand je serois le maître

tre de me décharger de cette croix , & d'éloigner le calice que vous me faites avaler , je garderois ma croix parce que vous n'avez pas voulu descendre de la vôtre , je boirois ce calice parce que vous me le présentez , & que vous voulez que je le boive. Adorable Jesus , ma croix unie à la vôtre sera mon trésor & mon espérance ; j'unirai mes afflictions à vos douleurs , j'en ferai comme un bouquet de myrrhe qui reposera sur mon sein , & me servira de préservatif contre la corruption du péché , contre les odeurs de mort qui m'environnent : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi , inter ubera mea commorabitur.* Tel est le langage d'une ame chrétienne qui , au moment de l'affliction élève ses pensées , & fixe ses regards sur J. C.

*Cant.*

Quel est donc votre aveuglement , mes Frères , où est votre foi , lorsque vous vous abandonnez à une tristesse excessive , & à des plaintes encore plus amères que la douleur qui vous les arrache ? Où est votre foi , lorsque pleins d'impatience & de murmure , vous faites mille efforts inutiles pour rejeter loin de vous la croix que J. C.

vous a donnée ; lorsque vous maudissez en quelque sorte le calice qu'il vous présente ? Mes chers Enfants, il ne faut pas moins que vous la portiez cette croix ; vous la traînez , elle n'en devient que plus pesante. Il ne faut pas moins l'avalier ce calice , & vous ne le trouvez que plus amer. Vous avez beau vous impatienter , vous n'en souffrez pas moins, vous en souffrez davantage , vous souffrez inutilement, & après avoir été malheureux pendant cette vie, vous serez encore plus malheureux dans l'autre ; voilà ce que vous gagnez , & ce que peut vous produire votre impatience.

Il faudroit donc aller au-devant des croix , les désirer , les chercher , & courir après les afflictions , comme après un trésor ? Ah , mes Frères , plut à Dieu que notre foi fût assez vive , & notre amour envers J.-C. , assez ardent pour nous faire aimer les souffrances ! Les Saints qui sont dans le ciel , n'avoient point une chair différente de la nôtre , cependant ils se plaisoient dans les afflictions , ils les regardoient comme le plus précieux de tous les biens , ils en faisoient leurs délices ,

mais hélas que nous sommes éloignés de cette perfection !

Mais non, je ne dis pas que vous alliez au-devant des croix, il y a plus, (*Je parle humainement à cause de votre foiblesse.*) exemptez-vous des afflictions si vous le pouvez, apportez à vos maux tous les adouciffemens possibles ; le dirai-je ? Fuyez les croix, eh bien fuyez les croix, à la bonne heure, mais du moins lorsque Dieu vous les envoie, & pendant que vous êtes forcés de les porter, portez-les donc avec patience, & ne dites pas comme vous faites tous les jours : hélas ! que je suis malheureux, que je suis à plaindre ! Ne voyez-vous pas qu'en parlant de la sorte vous donnez un démenti à J. C. & à son Evangile. Si vous n'êtes pas assez Chrétien pour vous réjouir au milieu des tribulations, foyez-le du moins assez pour vous soumettre humblement à la volonté de celui qui vous afflige ; & lorsque vous dites, Seigneur, éloignez de moi ce calice, ajoutez au moins : Seigneur, que votre volonté soit faite & non pas la mienne, parce que votre volonté m'est toujours bonne & avantageuse.

au lieu que la mienne est presque toujours mauvaise ; car en vous demandant d'être délivré de mes douleurs, je ne sçais pas ce que je vous demande.

Mes Frères, écoutez-moi : lorsque vous avez du chagrin, vous trouvez une espèce de soulagement à décharger votre cœur dans celui d'un véritable ami, la confiance que vous lui faites de vos peines, & la part qu'il y prend, semble les adoucir, & vous donner une certaine consolation : eh, mes chers Enfants, y a-t-il un meilleur ami que J. C ? pourrez-vous en trouver qui vous aime davantage, qui soit plus sensible à vos vrais intérêts, qui les connoisse mieux, & qui puisse appliquer sur vos maux un remède plus prompt & plus efficace. Ah venez donc, venez répandre votre cœur en sa présence toutes les fois que vous serez affligés. Enfoncéz - vous, cachez-vous dans ses plaies adorables ; vos souffrances se mêleront, se perdront dans les siennes, comme les eaux d'une rivière vont se mêler & se perdre dans les abîmes de la mer. Embrassez la croix de J. C, mon cher Enfant ;

& vous sentirez découler dans votre ame une vertu secrete qui adoucira , qui dissipera toute l'amertume de votre affliction.

Divin Jesus, lorsque je vous considère sur cette croix où je vous ai moi-même attaché, il me semble que vous faites entendre au fond de mon cœur, ce que vous disiez autrefois par la bouche de votre Prophète : *Attendite & videte si est dolor sicut dolor meus.* Ame chrétienne, vous souffrez & vous vous plaignez ; mais ouvrez les yeux, fixez un instant vos regards sur ma personne ; voyez & considérez si vos douleurs ont quelque chose qui approche des miennes. Après avoir vécu trente années dans la pauvreté, dans les travaux & les humiliations, après avoir été accablé d'outrages, abreuvé de fiel, rassasié d'opprobres, j'ai expiré sur la croix où vous me voyez cloué pour l'amour de vous. Comparez ma pauvreté avec votre misère, mes humiliations, mes douleurs avec les vôtres ; ce que j'ai souffert de la part de mes ennemis, avec ce que vous souffrez de la part de ceux qui vous haïssent, examinez & voyez si votre afflic-

Matth. 1.

tion mérite d'être comparée à mes souffrances. *Attendite & videte si est dolor sicut dolor meus.*

J'ai livré mon corps à ceux qui le frappoient comme on frappe sur une enclume ; j'ai rendu la joue à ceux qui me donnoient des soufflets & me crachoient au visage ; je n'ai ouvert la bouche ni pour me défendre , ni pour me plaindre quoique je fusse innocent, je me suis laissé conduire à la mort comme un agneau que l'on mene à la boucherie, & le tout parce que je vous ai aimé jusqu'à prendre toutes vos iniquités sur moi. Seroit-il possible que vous qui êtes coupable , ne voulussiez rien souffrir pour l'amour de celui qui , étant l'innocence même , a tant souffert pour l'amour de vous ?

Mon bon Sauveur , que vos paroles sont vraies , qu'elles sont touchantes , elles me couvrent de confusion en me faisant sentir mon aveuglement, mon ingratitude, & toute l'injustice de mes plaintes. Mais elles répandent en même tems dans mon ame une onction divine qui me pénètre & fait évaporer mes douleurs. Oui, mon Dieu, votre croix est vraiment cette verge

274 XXIII<sup>e</sup> DIM. APRÈS LA PENTEC.

mystérieuse avec laquelle Moïse votre serviteur & votre image adouciſſoit les eaux de la mer : & une heure passée aux pieds de cette croix adorable me donne plus de consolation que tous les maux réunis ne pourroient me causer de souffrances. Ah, c'est donc là, c'est aux pieds de votre croix que je viendrai me consoler désormais, & me convaincre de plus en plus que les tribulations sont un effet de votre miséricorde, le gage de votre amour, & le chemin qu'il faut tenir pour arriver dans le séjour éternel de votre gloire. Je vous la souhaite, mes chers **Enfans**.

*Au nom du Père, &c.*

